

Turbulences dans le ventre de la baleine

par Lazer Lederhendler

Bien que l'origine précise du sobriquet de Bruce Springsteen, « Le Boss », se soit un peu évanouie dans le brouillard mythologique de la musique rock, on peut difficilement nier que Springsteen soit devenu depuis une vingtaine d'années un quasi-symbole, un « *working-class hero* » de la culture populaire aux États-Unis et ailleurs. Pourtant, quand il a lancé son dernier album, *We Shall Overcome: The Pete Seeger Sessions*, en avril dernier, les critiques furent tout sauf unanimes. *Rolling Stones* (18 avril 2006), par exemple, le phare du journalisme de la culture pop aux États-Unis, l'acclama sans réserve, le décrivant comme « *son disque le plus jouissif depuis Born in the USA* » ; et, dans un style teinté de sentimentalité populiste, le magazine clama que « *Springsteen avait toujours touché au plus profond de l'américanité* ». À l'opposé, le critique du quotidien *Le Devoir* (Sylvain Cormier, « La mission éducative ratée du Boss », 28 avril 2006) fut visiblement agacé par la décision de Springsteen de produire un album composé uniquement de chansons folkloriques traditionnelles « *au lieu de nous faire son rock'n'roll* ». Le critique rejette ce choix, qui ne serait qu'une réaction émotive à la défaite de John Kerry à l'élection présidentielle américaine de 2005, et il qualifie toute l'entreprise de « *vaine et futile* », arguant que Springsteen prêche aux convertis puisque les chansons ne sont pas compréhensibles pour la majorité des fans. Mais, aussi disparates soient-elles dans leur point de départ ou leur orientation, ces deux évaluations se rejoignent : toutes deux ratent l'élément central des *Seeger Sessions* du Boss.

Pete Seeger (1919-...) est bien sûr ce joueur de banjo affable, radical, ce barde des gens ordinaires, épris de liberté qui, à la fin des années 1950, modifia le refrain d'un vieux *negro-spiritual* en remplaçant « We will » par « We shall », ajouta quelques vers d'actualité et engendra ainsi ce qui allait devenir l'hymne des mouvements pour la paix, l'égalité raciale, les droits civiques, les droits ouvriers et les droits sexuels qui ébranlèrent les États-Unis dans leurs fondements mêmes tout au long des années 1960 et même après. « We Shall Overcome » est encore entonné aujourd'hui dans les manifestations, rassemblements et réunions organisés par les millions de personnes appartenant à ce que j'appellerais « les États-Unis des déshérités ».

Plus important encore, Seeger est un homme qui a toujours su demeurer loyal à ses amis comme à ses convictions et ce, malgré les persécutions macarthystes, les diverses formes d'intimidation politique, judiciaire ou économique, ou encore son âge avancé. Par conséquent, Seeger représente, aussi bien que quiconque, la vaste tradition de cette dissidence appuyée sur des principes et si profondément enracinée dans la culture des États-Unis. Une tradition qui a remué l'histoire du pays telle une rivière turbulente — qui souvent aussi serpente ou se fait souterraine — depuis l'arrivée des premiers Européens jusqu'à nos jours. En rendant hommage à Pete Seeger au moment où les États-Unis vacillent vers ce que Frank Zappa a déjà appelé « la théocratie fasciste », Bruce Springsteen se place au vu et au su de tous à l'intérieur de ce courant essentiel. Ce faisant, il prend position dans une longue tradition de musiciens (Woodie Guthrie, Huddy Leadbetter, Paul Robeson, Bobby Darin, Odetta, Bob Dylan, The Last Poets, Nina Simone, Charles Mingus, Joan Baez, John Cage...) et d'une foule de créateurs et d'artistes dissidents, allant des humoristes tels que Lenny Bruce ou Richard Pryor aux cinéastes tels que Charlie Chaplin, Orson Welles et, plus récemment, Georges Clooney.

Plus encore, la vie et le travail de Pete Seeger illustrent, je crois, une approche particulière de la dissidence qui constitue le cœur même de cette tradition américaine fondamentalement démocratique. Cette approche repose sur deux axes essentiels : le premier est un retournement par lequel ceux qu'on accuse de trahir l'Union renversent les rôles et somment leurs accusateurs de s'expliquer plutôt sur leur propre trahison de l'esprit révolutionnaire et égalitaire de la République. Le *Fahrenheit 9-11* de Michael Moore est l'illustration la plus largement connue (bien qu'elle en soit souvent une grossière caricature) de cette tendance. L'autre geste consiste à dissocier le dissident du cliché simpliste dans lequel « l'individualiste farouche » apparaît non seulement comme le cerveau et l'échine de la nation mais comme le cœur et l'âme mêmes des États-Unis. Le fait est que de tous les artistes libres-penseurs dont Seeger est le symbole, rares sont ceux ou celles qui ont exprimé leur dissidence de manière isolée, à l'écart de l'une des nombreuses communautés qui, ensemble, constituent ce « we the people » des États-Unis.

Mais un instant. Serais-je en train d'éluder tout simplement la question : qui est-ce exactement, ce « we the people » ? Et qui sont ces communautés constituantes ? Et pendant que nous y sommes, comment concilier l'existence de telles communautés et le « melting-pot » si souvent associé à « américain » que les deux termes semblent indissociables ?

Ce détour nous ramène en fait aux deux points de vue apparemment incompatibles de nos chroniqueurs musicaux — l'un du Québec, l'autre des États-Unis — dont la confrontation nous avait servi de point de départ. En effet, les réponses aux questions soulevées précédemment varient grandement selon que vous soyez d'un côté ou de l'autre de la ligne. Mais « la ligne » peut recouvrir plusieurs significations. Au niveau administratif, il s'agit tout simplement de la frontière Canada-États-Unis (et nous savons tous combien c'est simple). Sur le plan philosophique, il peut être opportun de considérer la

ligne comme un « interstice », une notion développée par le professeur Homi Bhabha, l'un des penseurs dissidents les plus importants du milieu universitaire américain actuel. Bhabha nous invite à voir l'interstice — soit tout événement, potentialité ou intensité se produisant « entre » les gens — comme une sorte de synapse, à la fois un point de jonction et un hiatus, où les questions éthiques et politiques fondamentales sont mises en jeu au niveau intime comme au niveau mondial.

Enfin, la « ligne » se prête elle-même aussi à une riche lecture sémantique et métaphorique, moins pour sa fonction de frontière que pour sa nature de tégument, avec son « dehors » et son « dedans ». Il suffit alors de voir les États-Unis comme un *corps* politique dont les frontières dermiques enferment un organisme gigantesque et complexe. Ici, dans la littérature comme dans le cinéma américains, une figure se dresse, puissante et récurrente : la Baleine, le Gros poisson. On pense immédiatement à quelques œuvres, *Moby Dick* d'abord, le *Leviathan* hobbesien de Auster, et la relecture banlieusarde de Melville par Spielberg, *Jaws*. Fait révélateur, dans ces configurations et dans d'autres, le Poisson est représenté avec une constance remarquable : il est blanc mais ensanglanté (bien que, dans le roman de Auster, ce motif ne soit que suggéré à travers les évocations de la Maison blanche, par exemple), il rapetisse tout autour de lui, sa force destructrice est massive et incontrôlable, il est retors, astucieux, cruel, meurtrier. En même temps, cependant, ce monstre a hérité du pouvoir séducteur des sirènes d'Homère, qui engloutit le héros dans un tourbillon d'obsession et d'autodestruction.

Ma première plongée dans le ventre de la Grande baleine se fit à l'été de 1962. Je sortais à peine de l'enfance et John F. Kennedy était toujours vivant et admiré de tous. Quand je regarde ce qui s'est passé depuis, je suis quelque peu surpris de voir à quel point le tableau général a peu changé. Usé jus-

qu'à la corde, le « melting-pot » n'avait alors pas plus de réalité que maintenant. Plutôt, il semble avoir été fondu et refondu en de multiples paysages superposés dans une composition de plans à la Cézanne. Chaque plan indique et dévoile une communauté de telle sorte que l'effet combiné produit un motif instable de communautés-dans-la-communauté, pareil à une flottille de nuages. Traversant et recouvrant ce motif, toutefois, deux communautés ont depuis toujours émergé avec une constance mathématique : celles des pauvres et des riches, ou, comme l'a écrit Ursula K. Leguin, celles des possédants et des dépossédés.

Chaque année de 1962 à 1966, mes parents nous ont envoyés, mon frère aîné et moi, dans l'une de ces communautés dans la communauté. C'était un camp d'été près du village de Hunter, dans les monts Catskill de l'État de New York. Des panneaux nous apprennent que c'est là que Washington Irving situa son « Rip Van Winckle », sa célèbre allégorie de la Révolution américaine. La carte indique que nous sommes à dix minutes d'un endroit où, en 1969, un événement légendaire, et à sa manière révolutionnaire, se produisit : Woodstock. Mon camp d'été s'appelait le Camp Hemshekh, ou Hemshekh tout court. Hemshekh est l'un des termes yiddish pour « continuation ». Ainsi, pendant cinq ans, j'ai passé tous les mois de juillet et août — soit à peu près 10 % de ma vie d'adolescent — dans une petite communauté nord-américaine appelée « Continuation ». Un tel endroit, il va sans dire, laisse une marque durable sur le corps.

Le camp ouvrit ses portes en 1959 et les ferma pour de bon en 1978. Il fut créé par un groupe de bundistes, essentiellement de la ville de New York. L'un d'eux, Moyshe Kligshberg, était un bon ami de mon père. Le terme « bundiste » renvoie à l'Union générale ouvrière juive de Lituanie, Pologne et Russie, ou pour faire court, le Bund ouvrier juif ou simplement le Bund, une association créée à Wilno en Lituanie le 7 octobre 1897 par un groupe de marxistes juifs désireux de convaincre

les Juifs d'Europe de l'Est de joindre les forces révolutionnaires émergentes en Russie. En mars 1898, le Bund joua un rôle important dans la création du Parti ouvrier social-démocrate de Russie, qui fut à l'origine de la Révolution de 1917.

Le Bund fut finalement liquidé en Russie, essentiellement dans la foulée des purges staliniennes des années 1930. Les bundistes qui restaient sont partis pour l'Amérique du Nord ou la Pologne ; celle-ci constitua, de 1919 à 1939, le centre de l'activité bundiste. En 1936, le Bund était devenu la première organisation juive en Pologne, mais la majorité des bundistes ne survécurent pas à la Deuxième Guerre mondiale. Ceux qui y parvinrent se rassemblèrent en une fédération souple des organisations bundistes de divers pays dont le centre était aux États-Unis. Depuis la célébration de son 100^e anniversaire cependant, le Bund, tout comme la plupart de ses membres, a vieilli et est devenu de plus en plus fragile.

L'un des buts importants de mes parents en nous envoyant à Hemshekh était de renforcer en nous la fibre bundiste. Nous avons fréquenté l'école primaire Peretz, une institution juive séculière de Montréal, mais l'école était d'orientation travailliste-sioniste et on n'y parlait jamais du Bund. À l'opposé, au Camp Hemshekh, la doctrine bundiste était première et centrale : solidarité avec les dépossédés de la terre. Opposition au sionisme. Défense de la « *mameh loshn* » (la « langue maternelle ») malmenée par la promotion que faisaient les sionistes de l'hébreu aux dépens du yiddish. *Doykait*, ce qui signifie « l'être-ici » ou, comme le proclamait une vieille affiche bundiste, « *La terre où nous vivons, c'est là notre pays* ». À Hemshekh, quand nous ne chantions pas « We Shall Overcome », nous célébrions le *doykait* en reprenant en chœur la chanson de Woodie Guthrie « *This Land Is Your Land* ».

Les bundistes, il faut leur accorder ça, du moins ceux que j'ai connus, n'étaient pas très doués pour l'endoctrinement. Aucun credo n'était réellement enseigné à Hemshekh. L'éducation aux valeurs bundistes que j'ai reçue là-bas est passée

essentiellement par des contacts informels avec des gens, des idées, des livres et, par-dessus tout, des chansons. Cela dit, il y eut des moments où les contacts furent moins informels. Ce fut le cas en 1964 ou 1965. Nina Lewis, la fille de l'ancien leader du NPD, David Lewis (1909-1981), était animatrice au camp cet été-là et faisait partie de la petite « communauté » des Canadiens d'Hemshekh. Elle était aussi dans l'autobus rempli de Hemshekhistes qui, un certain dimanche, les conduisit à un autre camp pour une journée d'échanges sportifs et de discussions. Il s'agissait probablement du camp Kinderwelt, d'obédience travailliste-sioniste, situé près de Highland Mills dans l'État de New York. Bien que je n'aie pas réussi à vérifier la date ou le lieu exact et que je n'arrive pas à me rappeler quoi que ce soit des activités sportives, j'ai un vif souvenir du débat, que j'ai pu valider avec d'autres participants. Le sujet en était Israël et la discussion s'est vite enflammée. Nina prit la parole. Elle était calme, éloquente, convaincante — une vraie Lewis. Elle répondit à la position avancée par « l'autre camp ». Sans Israël, disaient-ils, les Juifs sont condamnés à passer leur vie dans un ghetto. La réplique de Nina fut lapidaire et inoubliable. La solution sioniste, argua-t-elle, est d'enfermer les Juifs dans le plus grand ghetto qui soit : Israël. Cet été-là, Nina Lewis fit la connaissance de son futur époux, Daniel Libeskind, aussi animateur à Hemshekh. Libeskind devint par la suite un architecte de renommée internationale, d'autant plus qu'il a remporté le concours pour le projet destiné à remplacer le World Trade Center. Les années passant, plusieurs hemshekhistes, dont je suis, et plusieurs bundistes ont modifié leurs vues sur certaines questions, et je me suis demandé si la position de Nina sur Israël était différente aujourd'hui de celle qu'elle avait exprimée alors. La mienne ne l'est pas.

À l'été de 1967, j'ai trouvé du travail à Terre des hommes et je ne suis jamais retourné à Hemshekh, qui n'était plus de mon

âge. Mais des choses en ont subsisté. Au cours de mon dernier été à Hemshekh, j'étais tombé amoureux d'une fille qui était née à Montréal mais avait déménagé dans le Bronx alors qu'elle était enfant, à la suite du décès prématuré de son père, Yakov. Yakov était originaire de Cracovie, mon père de Varsovie. Tous deux étaient des bundistes dévoués. Ma mère pensait que Myriam et moi étions faits l'un pour l'autre ; j'étais d'accord. Il y avait deux choses chez Myriam que j'aimais éperdument : ses cheveux — un véritable paysage à la Van Gogh — et sa ville, ce théâtre inépuisable, New York. En dépit de cet autre cliché élimé voulant que New York, ça ne soit pas tout à fait les États-Unis, New York — et Myriam — le devinrent pour moi, tout comme Hemshekh l'avait été pendant un moment.

Et tout comme Hemshekh, mon histoire d'amour avec Myriam devait avoir une fin. Myriam s'en fut en France puis s'éclipsa en Israël quelques jours avant la guerre du Ramadan, ou si vous préférez, du Yom Kippour. Elle y est toujours.

Pour ma part, j'ai poursuivi ma route, emportant dans mes bagages mon entraînement hemshekhiste à la dissidence ; j'ai traversé la ligne, d'abord vers le mouvement révolutionnaire étudiant à McGill, puis vers le mouvement indépendantiste québécois, le marxisme radical et le mouvement pour la Libération de la Palestine. Et maintenant, depuis le coup de force du *Patriot Act*, je risque d'être arrêté ou emprisonné, aux côtés de Yusuf Islam (autrefois Cat Stevens) et d'autres personnages louches, si je tente de remettre les pieds dans la Grande baleine. Mais tout cela risque de n'avoir bientôt aucune importance, surtout si Moby Dick arrive à ses fins et avale la planète entière.